

Narbonne (Aude). Le site de Saint-Loup. Nouvelle interprétation

Olivier Ginouvez, Jérôme Hernandez

Citer ce document / Cite this document :

Ginouvez Olivier, Hernandez Jérôme. Narbonne (Aude). Le site de Saint-Loup. Nouvelle interprétation. In: Archéologie du Midi médiéval. Tome 35, 2017. pp. 267-275;

doi : <https://doi.org/10.3406/amime.2017.2158>;

https://www.persee.fr/doc/amime_0758-7708_2017_num_35_1_2158;

Fichier pdf généré le 20/02/2024

OCCITANIE

NARBONNE (AUDE)

LE SITE DE SAINT-LOUP. NOUVELLE INTERPRÉTATION

Olivier GINOUEZ*,
Jérôme HERNANDEZ*

À la mémoire de Jean-Marie Falguéra

À partir du début des années 1960, et dans le cadre d'un projet motivé par la récente proximité de l'auto-route A9, la ville de Narbonne s'est progressivement développée sur ses marges orientales, absorbant de vastes surfaces agricoles essentiellement vouées à la viticulture (fig. 1). Dans le quartier né de cette mobilisation récente, le projet de construction d'un nouveau théâtre a concerné, en 1991, un terrain situé sur la rive gauche du canal de la Robine. À cette date, les lieux sont encore vierges de tout investissement immobilier. Seul un petit bâtiment agricole, localisé à l'extrémité orientale de la parcelle, occupe, depuis le XIX^e siècle, les ruines d'une curieuse enceinte en grand appareil qualifié de *site de Saint-Loup* dans l'historiographie locale...

Des sondages ouverts à l'aide d'une pelle-mécanique ont d'abord permis de localiser les vestiges d'un puissant aménagement de berge daté du 1^{er} siècle de n. è. Quelques mètres à l'est du pont de l'Avenir, les ouvrages enfouis sous trois mètres de dépôts alluviaux suggèrent la restitution d'un mur de quai doublé d'une canalisation maçonnée (Ginouvez *et al.* 1992). Nous nous trouvons au contact de la Robine, mais il reste difficile de trancher entre l'identification d'un bras naturel de l'Aude et celle d'un chenal déjà artificiel (voir à ce sujet Ambert 2000 et Rescanières 2002).

UN SITE FUNÉRAIRE PRÉCOCE

Le site de Saint-Loup est localisé une centaine de mètres à l'est de ces aménagements précoces. À la fin de l'Antiquité, la ville est distante d'au moins 500 m et une route vers la mer (aujourd'hui route de Gruissan) croise les environs, drainant une occupation funéraire instaurée peu après le changement d'ère. Le tènement de Bois-Rolland, proche des vestiges de l'amphithéâtre construit aux marges de l'agglomération du Haut Empire, livre, depuis la première moitié du XX^e siècle, des tombes à

incinération et des épitaphes témoins d'une nécropole contemporaine de celles reconnues dans la région du boulevard de 1848 et aux abords de l'actuelle église Saint-Paul (sur la rive droite du canal ; Jannoray 1946 ; Grenier 1959 ; CAG 2003).

Les découvertes archéologiques, parfois plus anciennes, sont nombreuses et elles témoignent, vers l'est, de la continuité des activités funéraires dans le courant de l'Antiquité tardive. Au XVII^e siècle, des fouilles entreprises afin de localiser le corps de l'évêque Rustique dans les murs et aux abords de la chapelle Saint-Loup déterrent des inhumations tardo-antiques. Une épitaphe est recueillie : *Hic requiescit / in pace bon(a)e me / mori(a)e Palenope / qui vixit plus / menus annus / [—]L obiit [s]u[b] die / X Kal(endas) Martias / indict(ione) quarta / ann(o) X re(gn(i) do[m](ini) / nos(ri) Teudere(ci)* (B.M. 1864, 85 ; Le Blant 1856-1865, II, 616 ; C.I.L., XII, n°5341 ; Grenier 1959, 56). En 1928, deux sépultures païennes du III^e siècle et un sarcophage de plomb sont exhumés à proximité du même lieu de culte (Sigal 1947, 88-89). La même année, il est également question d'une *inhumation en tegulae associée à une épitaphe datée des III^e-IV^e siècle* (Grenier 1959, 74 ; Espérandieu 1929, 592).

La première mention d'un culte à saint Loup sur les berges de la Robine date de 1360 : *capella in honore sancti Lupi et sancti Vincenti fundata* (ADA G2, fol. 3v) (1). Originellement placé sous le seul patronage de saint Vincent (*une ecclesia s. vincenti* est citée dès 990 ; Février 1989 ; Caille 1994), le sanctuaire désigné par ce double vocable est associé à une *bastida* à partir de 1342 (*bastida domini episcopi vocata Sancti Lupi* ; ADA G2 fol. 3v) ; saint Vincent disparaît ensuite des sources écrites.

DESCRIPTION DES VESTIGES DÉCOUVERTS EN 1991

Nous ferons état des seuls résultats ayant trait à l'occupation du site durant les V^e-XIII^e siècles (fig. 2).

Zone A

La construction sur laquelle ont porté les premières observations était encore debout en 1991 – tout au moins partiellement. Il s'agit d'une enceinte de plan quadrangulaire dont les murs en grand appareil délimitent une surface proche de 460 m². Dépourvues de baies, à l'exception d'une porte d'entrée placée à l'est et d'une meurtrière proche, les maçonneries sont larges de 0,97 m et conservent une hauteur maximale de 2,50 m. La mise en œuvre est soignée : les assises régulières emploient des blocs de calcaire coquillier dont les faces visibles ont été équarries et proprement dressées. L'endroit n'a fait

* INRAP Méditerranée, UMR 5140-ASM.

¹ Le martyrologue chrétien célèbre plusieurs saint Loup, mais nous serons tentés d'associer le culte narbonnais à l'évêque de Troyes en raison de ses attaches avec la Gaule méridionale. Il est à remarquer (coïncidence ou non) que saint Loup (vers 383-vers 478) était le frère de saint Vincent de Lerins (rappelons que le premier vocable de l'église narbonnaise est *s. vincenti*), et qu'il a très vraisemblablement fréquenté Rustique (394-461) lorsque les deux jeunes hommes étaient moines à l'abbaye de Lerins, durant la même période, avant les années 426-427.

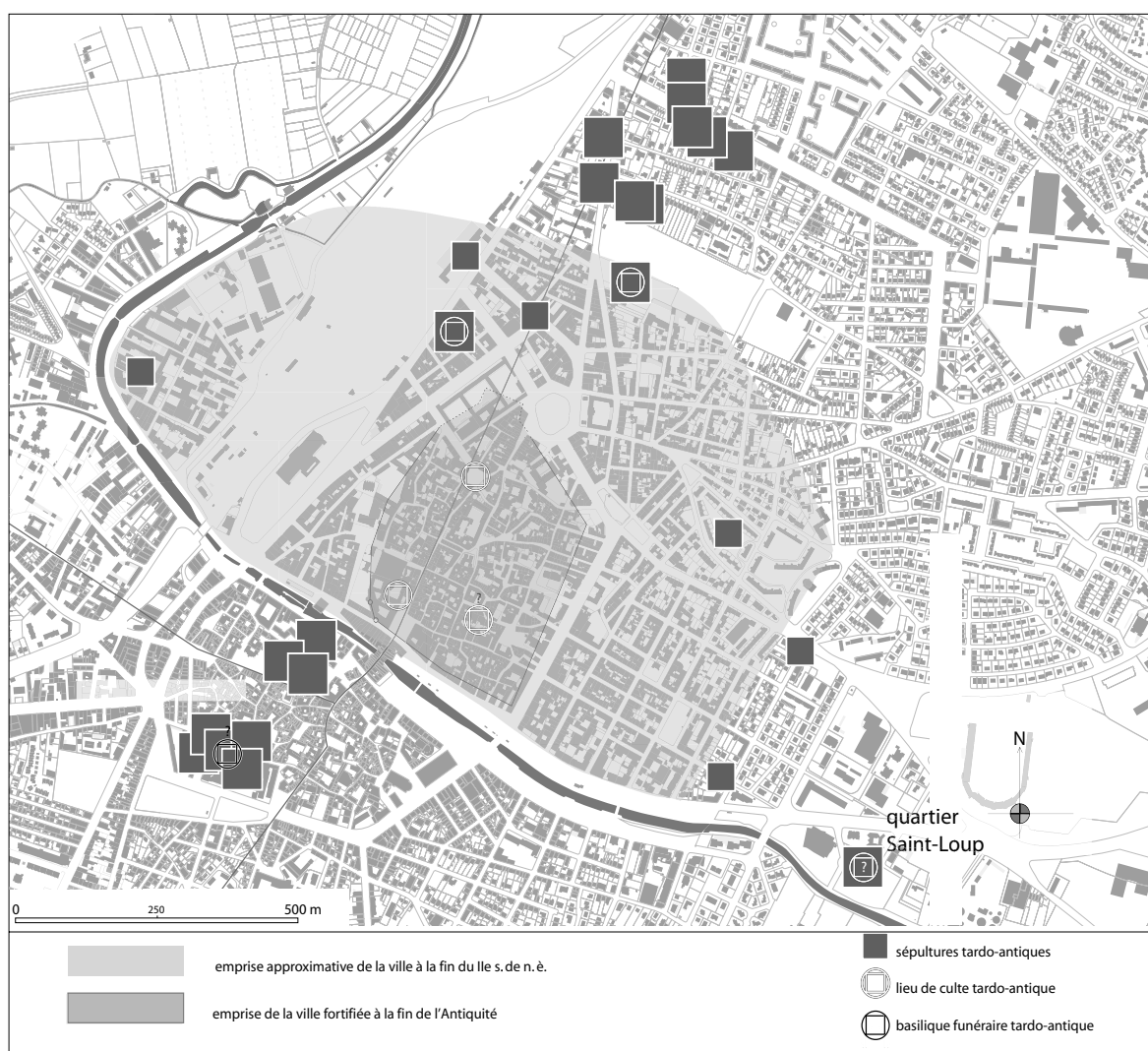


Fig. 1 : Plan général de la ville de Narbonne sur fond de plan cadastral et localisation du site de Saint-Loup (O. Ginouvez 2014).

l'objet que d'un sondage. L'excavation a permis d'observer une alternance de niveaux de sol et de remblais associés à des indices chronologiques échelonnés entre le XIV^e et le début du XX^e siècle. Aucune pièce n'a pu être correctement délimitée et interprétée.

Zone B

Ce deuxième ensemble n'était pas connu avant 1991. Le mur nord, observé dans le sondage TR3 sur une longueur de 3 m, constitue l'extrémité occidentale d'un ouvrage de façade construit en grand appareil (fig. 3). Trois parpaings aboutés ont été mis au jour dont la longueur, l'épaisseur et la hauteur mesurent, respectivement, 1,22 m, 0,48/0,50 m et 0,52/0,54 m. La pierre centrale (seule dégagée sur la totalité de son lit d'attente) est creusée d'un trou de louve (0,13 x 0,03 x 0,08 m).

Les parallélépipèdes en calcaire coquillier, liés par un mortier de chaux blanchâtre, matérialisent la deuxième assise conservée d'une élévation en grand appareil. Le rang sous-jacent, construit à l'identique, et de même hauteur, repose sur un lit de pierres de taille débordant d'une trentaine de centimètres. La face d'attente des trois parpaings supérieurs est équipée de logements d'agrafes (en métal, en bois ?), vidés de leur contenu après l'abandon du site. Ce mur est un ouvrage gouttereau. À son extrémité ouest, il décrit un angle droit et se poursuit vers le sud sur une longueur de 4,26 m, conservant la même structure (fig. 4). Si l'on en croit le lit d'attente du bloc le plus méridional (seul dégagé dans sa totalité (2)), les éléments sont à leur tour pourvus de trous de louves et de logements d'agrafes.

² 1,39 x 0,52 x 0,52 m.

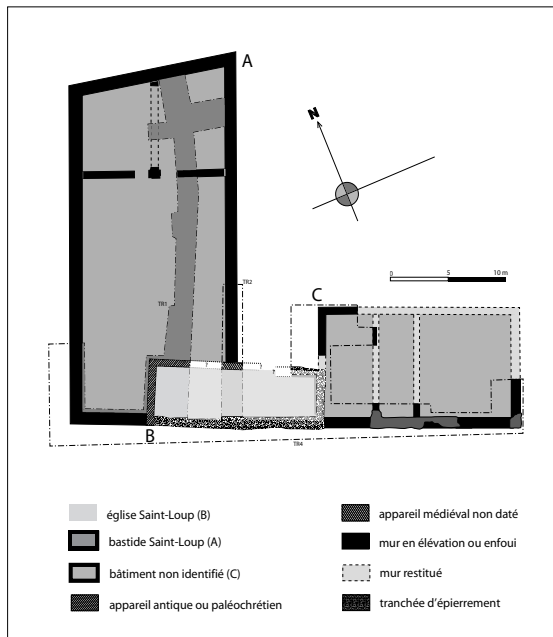


Fig. 2 : Saint-Loup 1991 : plan général de la fouille (O. Ginouvez, C. Labarussiat, H. Pomarèdes 1992).

Un troisième mur, orienté est-ouest et parallèle à l'ouvrage initial, matérialise le retour du précédent vers l'est. Curieusement, la pierre placée à l'angle ne possède pas de logement d'agrafe répondant à celui pourtant creusé dans le bloc contigu. Cette anomalie ne peut être expliquée, pour autant il semble impossible de douter de la contemporanéité des deux constructions dans la mesure où un chaînage les lie dans les assises de fondation. La tranchée de récupération de ce mur est profonde de plus d'1,60 m et les limons argileux qui constituent son remplissage incluent des fragments de blocs et des nodules de mortier de chaux. Sur le fond du creusement se trouvent encore les parpaings rectangulaires sur lesquels reposait la première assise de fondation du mur disparu (en moyenne 0,90 x 0,65 x 0,30 m).

Les trois murs en question dessinent la partie occidentale d'un bâtiment rectangulaire dont il est difficile de rétablir la suite vers l'est. En effet, la façade orientale de la bastide Saint-Loup vient s'appuyer contre une construction dont la mise en œuvre n'a plus rien à voir avec celle des ouvrages précédents. Nous sommes toujours en présence d'un agencement de pierres de taille parpaignes, mais les parallélépipèdes sont hétérométriques et leur lit d'attente n'est pas situé à la même altitude que les éléments mis au jour 2,50 m plus à l'ouest (fig. 5).

Les maçonneries, contre lesquelles viennent prendre appui deux des quatre façades de la bastide, sont donc hétérogènes et elles esquissent l'amorce d'un plan dont l'extension vers l'est débordé de l'enceinte tardo-médiévale. Les tranchées d'épierrement qui s'inscrivent dans le prolongement des murs complètent les dimensions du quadrilatère, qui atteint alors une longueur voisine de 15 m.

À l'intérieur du bâtiment, dans sa partie occidentale, une couche de remblai, épaisse d'au moins 0,70 m, a été mise au jour à la base de la stratigraphie, et le seul niveau de circulation recensé dans le secteur n'est autre que la surface de cette même couche, au contact de laquelle repose un massif maçonné de plan rectangulaire. Longue de 2,40 m, pour une largeur de 0,94 m, la construction est conservée sur une hauteur maximale de 0,70 m, et elle répond à une fonction inconnue (fig. 6 et 7).

Un, ou plusieurs bâtiments ?

Dans un premier temps, le plan suggéré par les murs en pierres de taille et par les tranchées d'épierrement invite à l'identification d'un seul et même édifice de plan rectangulaire. Mais à bien y regarder, deux détails font cependant souci.

Souvenons-nous, tout d'abord, que les mises en œuvre observées dans les deux sondages ne sont pas identiques. Cette différence peut être imputée à un remaniement localisé, mais il est possible d'y voir aussi l'indice d'une dichotomie architecturale.

La seconde objection opposable à la restitution d'un projet unique réside dans la différence de longueur des deux petits côtés du quadrilatère (5,65 m à l'ouest, contre 5 m à l'opposé). Soit la largeur des tranchées d'épierrement masque la présence originelle de deux constructions légèrement disproportionnées, soit elle plaide, *a contrario*, pour la restitution d'un édifice unique, doté d'un plan trapézoïdal, ou, plus sûrement, d'un léger décrochement dans le tracé de ses murs gouttereaux.

Zone C

La troisième zone est occupée par un bâtiment dont la surface intérieure (16 x 8,65 m) est cloisonnée par deux murs de refend parallèles aux petits côtés du quadrilatère. À son tour, la construction vient prendre appui contre les murs de l'ensemble B qui apparaît, dès lors, comme le point d'attraction, sinon comme la charnière architecturale du site.

L'édifice qui occupait la partie orientale du site est de dimensions importantes, mais sa structure n'a plus rien à voir avec celle des autres constructions. La maçonnerie, à double parement, présente des assises composées de matériaux venus pour la plupart de récupération. Le sondage ouvert dans la partie occidentale de la surface a porté sur une stratigraphie de sols et de remblais épaisse de près d'un mètre.

DES MAÇONNERIES, MAIS AUSSI DES SÉPULTURES

Le bâti central en grand appareil et agrafes métalliques était en élévation lorsque la nécropole installée à ses abords immédiats était fréquentée. Le sondage TR1 a révélé, effectivement, que des inhumations se trouvaient au contact du mur MR638, et la cote d'apparition des dépôts coïncide avec la base de l'élévation en grand appareil (fig. 8). La séquence la plus ancienne comprend trois cuves rectangulaires de sarcophages en calcaire coquillier. Sans doute utilisés à plusieurs reprises, les

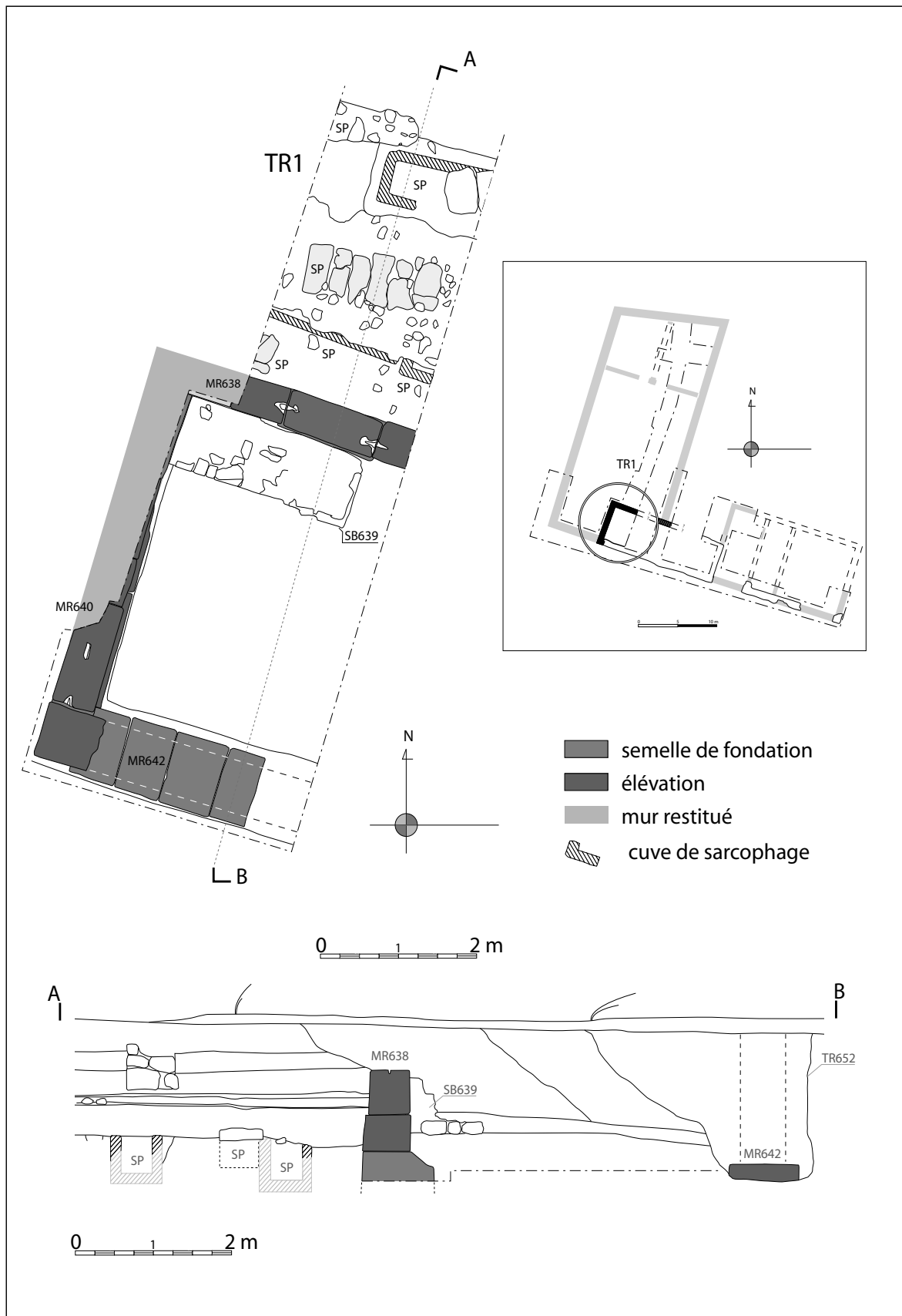


Fig. 3 : Plan et coupe du sondage TR1 (O. Ginouvez, H. Pomarèdes 1991).



Fig. 4 : Depuis l'est, chaînage interne des murs MR638 et MR640 (O. Ginouvez 1991).



Fig. 6 : Le mur MR638 et la structure SB639 vus depuis l'est. Au second plan, le mur MR640 (O. Ginouvez 1991).



Fig. 5 : Le mur MR644 vu depuis le sud (O. Ginouvez 1991).



Fig. 7 : Le mur MR638 et la structure SB639 vus depuis le sud (O. Ginouvez 1991).

contenants sont privés de leur couverture originelle ; l'un d'entre eux est cependant partiellement fermé à l'aide de deux fragments de plaques brutes en calcaire. Trois autres tombes ont été reconnues. Elles témoignent d'une séquence de fonctionnement immédiatement postérieure.

Aucune tombe n'ayant été fouillée, la datation des contenants ne repose que sur des considérations typologiques. Autant dire que l'argumentaire chronologique est inconsistant dans la mesure où une large partie des aménagements apparaît sous la forme de creusements

comblés de terre, ou de dalles de couverture dont on ne peut savoir si elles recouvrent de simple fosses ou des coffres construits.

Au bout du compte, les seuls éléments datant sont les sarcophages inclus dans la première couche. En effet, les monolithes présentent un plan rectangulaire, couramment utilisé durant le V^e et le VI^e siècle, et sont proches, pour ne pas dire identiques, à ceux mis au jour en 1994 et 1996 sur les sites narbonnais de Saint-Félix et de Saint-Paul (Ginouvez 1996-1997 ; Ginouvez 1999).



Fig. 8 : Le mur MR638 vue du nord et sépultures avoisinantes (H. Pomarèdes 1991).

Dans le cas de Saint-Loup, et faute d'étude poussée, il est bien sûr possible que les cuves soient en position de emploi et qu'elles témoignent, par conséquent, d'une phase d'occupation bien postérieure à celle évoquée par leur seule forme. Néanmoins les deux fouilles citées en exemple ont montré que si la plupart des sarcophages étaient effectivement réutilisés, les réaffectations consistaient dans l'utilisation répétée du logement et non dans son déplacement.

Les trois tombes en calcaire observées à Saint-Loup sont proches les unes des autres, à la même altitude, et nous souscrivons au postulat d'aménagements en position primaire. Les éléments stratigraphiques observés en 1991 corroborent à nos yeux les déductions motivées par les découvertes anciennes énoncées en introduction. Notons à ce propos qu'un fragment d'épithaphe en marbre blanc portant une croix monogrammatique dans l'angle supérieur gauche a été découvert, lors de cette même étude, dans la parcelle située immédiatement à l'ouest du site (AP154 ; Ginouvez *et al.* 1992, 99 ; fig. 9).

Les sondages ouverts en 1991 attestent donc la présence d'une nécropole de la fin de l'Antiquité associée à un bâtiment en grand appareil. La majorité des pierres de taille déposées depuis le XIX^e siècle dans les murs de l'église Lamourguier provient de mausolées familiaux et l'on comprendra que la restitution de l'un d'entre eux à proximité de la Robine n'a rien d'inconcevable.

À l'exception de la fondation de pile circulaire découverte en 1996 sur le site de l'Hôtel-Dieu (Ginouvez *et al.* 1996-1997), aucun tombeau monumental n'a encore été découvert à Narbonne – s'entend en position primaire.

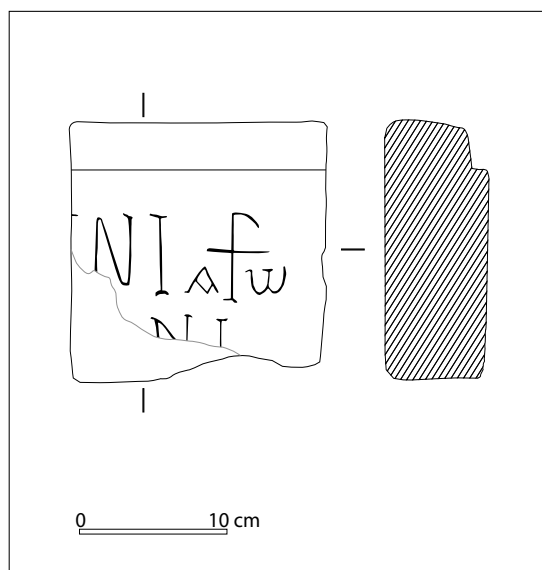


Fig. 9 : Fragment de stèle avec croix monogrammatique (O. Ginouvez 1992).

Pour trouver une comparaison proche, il faut se rendre à Carcassonne où une structure semblable à celle de Saint-Loup a été mise au jour en 2009 (Guillaume, Ranché 2013). Associée à un domaine rural (*Lo Badarel 2*), la chambre funéraire y est encaissée dans le substrat géologique (3,55 x 4,65/4,71 m dans œuvre), mais ses quatre murs, composés de parpaings en grand appareil équipés de trous de louve, sont dépourvus d'agrafe métallique (entre 1,30 x 0,60 x 0,60 m et 0,96 x 0,60 x 0,60 m).

Il est bien entendu que les similitudes constatées entre les deux constructions carcassonnaise et narbonnaise ne sont pas suffisantes pour que l'on extrapole la fonction de la première sur la seconde. On dira simplement qu'elles ajoutent à la vraisemblance de l'hypothèse (fig. 10).

La question du mausolée de Rusticus

L'église Saint-Loup était encore debout au XVII^e siècle et ses murs abritaient une plaque de marbre portant l'inscription *Orate pro me rustico vestro // (au dos de la pierre) Altar(e) hoc mu[—]Jam Hermetis pr(es)b(yster)i* (3) (BN Baluze, 82, fol. 72v-73 et 78 ; Hirschfeld 1888 ; Le Blant 1856-1865, II, 619 ; Tournal 1864 ; C.I.L. XII, n° 5338 ; Chatel 1987). De son côté, la Gallia christiana (t. VI, col. 10 ; *ad verbum rusticum*) mentionne un «procès-verbal de visite» daté de 1404 dans lequel il est fait état de la même sépulture : *ibidem etiam quamplurimi veniebant infirmi ad tumulum Beati Lupi qui est cum corpore sancto in medio dictae capellae, et ante introitum portae in terra asseveratur esse sepulta corpora sancti Rustici et Eleutherii*.

Rappelons que (saint) Rustique a été évêque métropolitain de Narbonne de 427/430 à 461 et que son nom est cité parmi les «pères» du concile d'Ephèse dont les actes condamnent les thèses théologiques de Nestorius. Nommé dans le martyrologe romain à la date du 26 octobre, Rustique est connu par un dossier épigraphique relativement fourni. Il est, notamment, à l'origine de la reconstruction de l'église cathédrale, datée du 29 novembre 445 sur la foi d'une inscription dédicatoire découverte fortuitement au XVIII^e siècle dans l'enclos de l'archevêché.

La recherche de la tombe de *Rusticus* a causé l'ouverture de fouilles précoces dans les murs de la chapelle Saint-Loup. D'abord en 1677, puis en 1707. Les interventions n'ont fait l'objet d'aucun rapport circonstancié, mais l'on sait que le corps du dignitaire n'a pas été

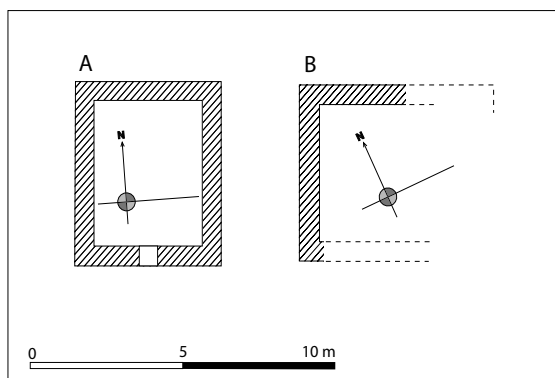


Fig. 10 : Plans comparés des constructions funéraires mises au jour à Narbonne/Saint-Loup et Carcassonne/Le Badarel (O. Ginouvez 1992, M. Guillaume 2014).

³ Priez pour moi, votre cher Rusticus // Cet autel...au prêtre Hermes.

retrouvé (sinon identifié). Seules sont rapportées les découvertes de nombreuse inhumations, parmi lesquelles «gisait» l'épithaphe de *Palenope* datée de la dixième année de règne du roi wisigoth Teudis, soit 541 (d'après Sigal 1948, 89-90).

Les données à notre portée ne permettent pas de confondre le bâtiment en pierres de taille agrafées avec le mausolée de Rustique. Cela va de soi. Pour autant, négliger cette éventualité serait préjudiciable à l'analyse du site et à l'évaluation de son potentiel archéologique – fut-il pour l'heure fondé sur les seuls résultats d'un diagnostic.

Des exemples sont connus, en Suisse notamment, de mausolées incorporés à des lieux de culte (Sennhauser 1989), et il a très bien pu en être de même à Narbonne dans l'une des trois grandes nécropoles suburbaines (fig. 11).

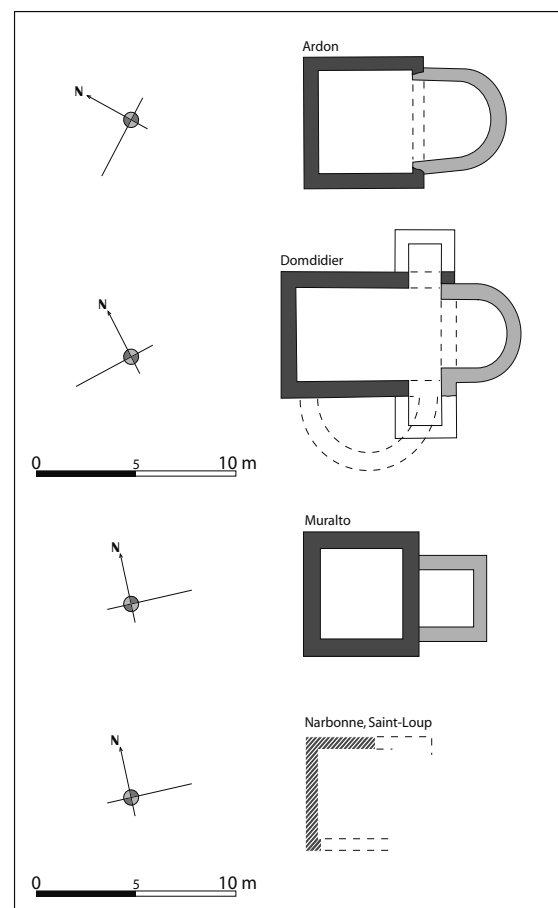


Fig. 11 : Mausolées découverts en Suisse et transformés en lieux de culte (Sennhauser 1986).

INTERPRÉTATION

Pour récapituler, trois bâtiments peuvent être restitués sur le site de Saint-Loup à partir des informations recueillies en 1991.

La première construction, la plus vaste, et la seule encore en élévation, sera confondue avec la bastide Saint-Loup, mentionnée au XIV^e siècle : *bastida domini archiepiscopi vocata Sancti Luppi* (ACN, AA 111, fol. 43, 46, 50). Il ne s'agit pas de plaider ici pour l'identification d'une ville nouvelle, identique à celles que le terme *bastida* désigne dans le sud-ouest de la France durant les XIII^e-XIV^e siècles, les dimensions des maçonneries ne se prêtant pas à un rapprochement de ce type.

Pour autant, et aussi déroutant que cela puisse paraître, la construction en grand appareil n'en est pas moins conçue à l'image d'une enceinte massive dont les élévations ne comportent qu'un nombre très limité de baies – une porte côté est, accostée d'une pseudo-meurtrière ébrasée. Aucune trace d'arrachement de mur de refend n'est visible au contact du parement interne et la tranchée réalisée en 1991 n'a pas révélé de construction contemporaine de l'enveloppe. Peut-être sommes-nous en présence d'une simple chemise fortifiée destinée à protéger des biens ou des denrées acheminées par la route ou par la voie navigable située à proximité immédiate.

Les informations limitées dont nous disposons doivent être traitées avec mesure. Etant donné, cependant, la localisation précise de l'hagiotoponyme et les informations consenties par les textes, étant donné ensuite la proximité immédiate des sépultures, nous proposerons d'assimiler le bâtiment B central au lieu de culte mentionné à partir de la fin du X^e siècle et nous avancerons l'hypothèse d'une construction établie à partir d'un mausolée antique.

Visitée par Baluze, au XVII^e siècle, la construction est dite « fort ancienne, bâtie de pierre de taille et dont les murailles sont d'une épaisseur considérable et soutiennent une voûte en berceau » (Sigal 1948, 89). L'église Saint-Vincent, puis Saint-Loup, a été détruite en 1759. « Aux jardins de Saint-Loup qui est de la manse archiépiscopale, il y a une ancienne chapelle ruinée qui sert d'asile aux mendiants étrangers. Cette vieille mesure leur favorise une retraite, ce qui ne peut occasionner que des maladies et des vols » (A.M.N., BB47, f^o 160 ; Mouyner 1871). Un plan communal postérieur à 1772, représente la bastide (ou supposée telle) sous la forme d'un quadrilatère dont l'angle sud-est dessine une forme d'amputation à l'emplacement du bâtiment que nous proposons d'identifier au lieu de culte.

Nous terminerons avec l'ensemble C. La fonction des maçonneries orientales n'est pas connue, pas plus d'ailleurs que leur date de construction, contemporaine ou postérieure au XIV^e siècle. Nous savons néanmoins, grâce aux textes, que le site de Saint-Loup abritait, non seulement, une bastide, citée en 1352, mais également plusieurs logements (*hospitia plura*), ainsi qu'une salle archiépiscopale évoqués en 1360 puis en 1404 (ADA G2 fol. 3v ; IR, fol. 396 à 452).

CONCLUSION

Très prochainement situé entre le théâtre et le nouveau musée archéologique de Narbonne, le site de Saint-Loup est un jalon important dans l'histoire funéraire et culturelle de l'ancienne capitale provinciale.

Les données issues de l'étude d'impact réalisée en 1991 laissent entrevoir un potentiel que les premières analyses publiées en 1992 n'avaient pas totalement mesuré, et il faut désormais considérer avec la plus grande bienveillance l'hypothèse d'un lieu de culte accolé à un tombeau antique ou paléochrétien.

La présence de cette église isolée en bordure de la Robine, plusieurs centaines de mètres au sud-est des agglomérations antique et médiévale, pourrait donc trouver sa justification dans l'opportunité de réutiliser un bâtiment préexistant, ou, plus certainement, d'associer un culte à la mémoire d'un chrétien vénérable inhumé dans la vieille nécropole païenne.

BIBLIOGRAPHIE

ADA : Archives départementales de l'Aude.

ACN : Archives communales de Narbonne.

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum* (éd. O. Hirschfeld, Berlin, 1888).

Ambert 2000 : AMBERT (P.), Narbonne antique et ses ports, géomorphologie et archéologie, certitudes et hypothèses, *Revue archéologique de Narbonnaise*, 33, 2000, p. 295-307.

Caille 1986 : CAILLE (J.), Narbonne au Moyen Âge, évolution de la topographie et du paysage urbain, *Recherches sur l'histoire de Montpellier et du Languedoc*, Actes du 110^e Congrès National des Sociétés Savantes, II, CTHS, Paris, 1986, p. 57-96.

Caille 1994 : CAILLE (J.), Narbonne au début du XV^e siècle (d'après un procès-verbal de visite de 1404), *Les prélats, l'Église et la société. XI^e-XV^e siècles. Hommage à Bernard Guillemain*, Université Michel de Montaigne, Bordeaux, 1994, p. 71-74.

Chatel 1987 : CHATEL (E.), Autels-cippes de Septimanie, *Les derniers Romains en Septimanie*, catalogue d'exposition, Lattes, Landes (C.) éd., 1988, p. 115-125.

Dellong 2002 : DELLONG (É.) dir., *Narbonne et le Narbonnais*, 11/1, Carte archéologique de la Gaule, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Éducation nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la culture et de la Communication, Ville de Narbonne, Maisons des Sciences de l'Homme, Paris, 2002.

Esperandieu 1929 : ESPERENDIEU (E.), *Inscriptions latines de Gaule Narbonnaise*, E. Leroux, Paris, suppl. au C.I.L., XII, 1929, II.

Février, Barral i Altet 1989 : FÉVRIER (P.-A.), BARRAL i ALTET (X.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule, Province ecclésiastique de Narbonne*, VII, de Boccard, Paris, 1989.

- Ginouvez 1999** : GINOUEZ (O.), Le site de Saint-Félix à Narbonne. Une église paléochrétienne et son environnement funéraire (V^e-XVI^e siècles), *Archéologie du Midi Médiéval*, 17, 1999, p. 25-46.
- Ginouvez et al. 1992** : GINOUEZ (O.), POMAREDES (H.), LABARUSSIAT (C.), Saint-Loup : un paysage fluvial aux portes de Narbonne, *Archéologie en Languedoc*, 16, 1992, p. 95-107.
- Ginouvez et al. 1996-1997** : GINOUEZ (O.) dir., BELBENOIT (V.), DURAND (G.), FEUGERE (M.), FOY (D.), GARDEISEN (A.), MANNIEZ (Y.), RICHIER (A.), Les fouilles de l'Hôtel-Dieu de Narbonne, *Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne*, 47-48, 1996-1997, p. 115-186.
- Grenier 1959** : GRENIER (A.), *Carte archéologique de la Gaule*, in *Forma Orbis Romani*, fasc. XII, Aude, CNRS, Paris, 1959.
- Guillaume, Rancher 2013** : GUILLAUME (M.), RANCHER (C.), dir., *La colline de Montredon : du Néolithique final à la villa antique*, Rapport final d'opération, Inrap Méditerranée, 2013.
- Jannoray 1946** : JANNORAY (J.), *Rapport sur les fouilles exécutées dans la nécropole de Saint-Paul en 1946 à Narbonne, lettre d'accompagnement adressée à Monsieur le Directeur Général de l'Architecture*, Archives scientifiques du S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1946, 7 p.
- Le Blant 1856** : LE BLANT (E.), *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle ap. J.-C.* Paris, 2 vol., I, CLVI, 1856, 498 p.
- Rescanières 2002** : RESCANIÈRES (S.), Essai sur le cadre géographique antique du narbonnais, in DELLONG (É.), dir., *Narbonne et le Narbonnais*, 11/1, Carte archéologique de la Gaule, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Éducation nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la culture et de la Communication, Ville de Narbonne, Maisons des Sciences de l'Homme, Paris, 2002, p. 44-51.
- Sennhauser 1986** : SENNHAUSER (H.-R.), Recherches récentes en Suisse. Édifices funéraires, cimetières et églises, in *Actes du XI^e congrès international d'archéologie chrétienne*, Lyon, Vienne, Grenoble, Genève, Aoste, 21-28 septembre 1986, École française de Rome, Rome, 1989, p. 1515-1533.
- Sigal 1947** : SIGAL (L.), *Les premiers temps chrétiens à Narbonne*, Narbonne, 1948.
- Tournal 1864** : TOURNAL (P.), *Catalogue du Musée de Narbonne et notes historiques sur cette ville*, Narbonne, 1864.